

L'imaginaire québécois : thèmes et mythes

Isabelle L'Italien-Savard

Numéro 164, hiver 2012

L'actualité du mythe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65887ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

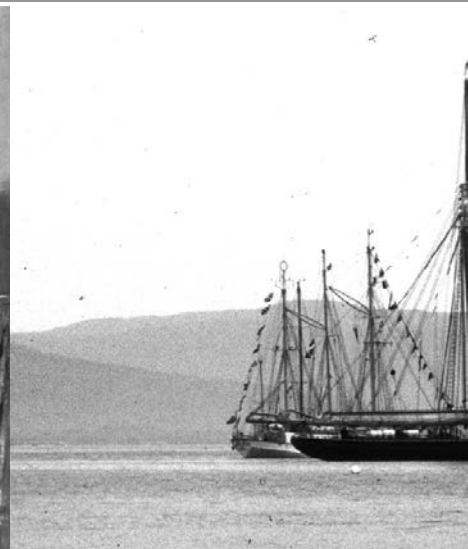
0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

L'Italien-Savard, I. (2012). L'imaginaire québécois : thèmes et mythes. *Québec français*, (164), 32–37.

Horatio Walker, *Noce Canadienne*, 1930.

L'imaginaire québécois : thèmes et mythes

PAR ISABELLE L'ITALIEN-SAVARD*

L'imaginaire collectif, celui qu'on associe à une culture ou à une nation et qu'on pourrait comparer un peu à la « psyché » d'un peuple, se constitue bien sûr dans le temps, par la transmission d'idées, de valeurs, d'attitudes qui passent d'une génération à l'autre. Ce savoir paraît insaisissable, intuitif, tant sa source est lointaine et tant la façon dont il se transmet relève de l'aléatoire ou de l'impalpable. Les représentations du monde qui façonnent l'imaginaire collectif sont ainsi souvent perçus comme des mythes : elles en ont l'aspect populaire, tant dans la façon dont elles se transmettent que dans le côté « accessible à tous » qui les caractérisent. Ainsi, s'il s'ancre dans une réalité historique et sociale, l'imaginaire d'un peuple se construit, comme le mythe, à partir des représentations déformées, idéalisées, simplifiées dans lesquelles on parvient à synthétiser cette réalité. C'est dire que notre imaginaire s'appuie sur des données historiques réelles qui ont structuré notre rapport au monde et à nous-mêmes, et c'est également dire que les variations de ces données et la valeur qu'on leur accorde influent directement sur notre psyché collective et expliquent son caractère bien distinct pour peu qu'on la compare aux autres. C'est à partir de cette façon d'envisager l'imaginaire collectif comme une espèce de mythologie nationale que j'ai longtemps abordé, avec mes étudiants du programme « Arts et lettres », les thématiques récurrentes de l'art étatsunien, en cherchant à les rattacher à leur origine, en souhaitant montrer que l'histoire de ce pays avait contribué à la constitution d'un imaginaire qui lui est propre et qui se reflète forcément dans ses créations artistiques.

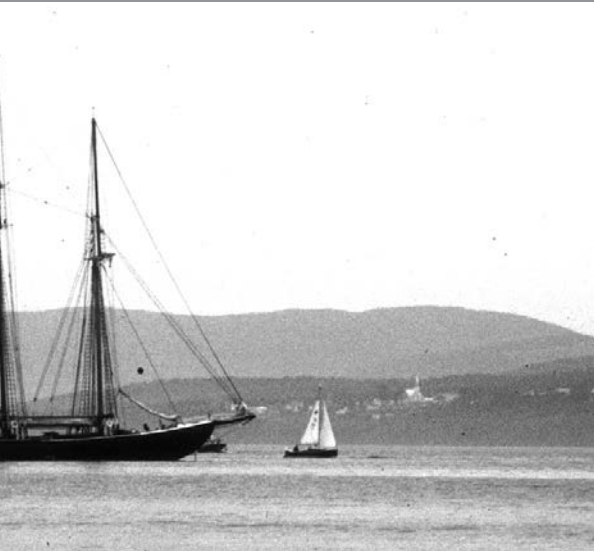
Pour mieux dégager les constantes entre la peinture, la littérature et la musique étatsuniennes, j'avais alors développé une présentation synthétique (et réductrice, il va sans dire) de l'imaginaire américain s'articulant autour de trois grands mythes fondateurs : le mythe de la Conquête (la traversée du pays galvanisée par la quête d'un paradis « vierge et pur ») ; le mythe de l'épopée spirituelle (la fondation du pays par des Pères Pèlerins idéalistes, lettrés, à la foi intransigeante) ; le mythe de l'Indépendance (la révolte contre l'an-

cienn continent, dans la conviction que la justice triomphe... par les armes). À ces trois moments de l'histoire se greffaient des thèmes, des motifs ou des tendances qui reflétaient à quel point ces « histoires » avaient façonné une vision du monde propre aux Américains et permettaient d'expliquer à quoi ils étaient sensibles et pour quelles raisons ? Pour mettre mon propos davantage en relief, je comparais alors ces données historiques à celles du Québec, différentes, et qui avaient conduit, forcément, à un imaginaire autre. Et je me suis vite aperçue que cette approche comparative plaisait particulièrement aux étudiants, puisqu'elle leur fournissait des explications à ce qu'ils étaient et leur montrait que ce qui nous touche encore aujourd'hui trouve souvent sa source dans notre passé. Elle leur disait que notre mythologie collective continue de résonner en nous... et qu'elle est bien différente de celle des Américains.

Ayant à remodeler mon cours de littérature québécoise, j'en ai donc profité pour explorer cette avenue, c'est-à-dire donner aux réalités sociohistoriques qui structurent notre destin collectif un sens qui les dépasse ou les sublime. Nous sommes dès lors dans les contrées du mythe... Si j'avais quelques intuitions et bribes de réflexion dans ma besace, j'ai trouvé dans l'ouvrage de Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*¹, un guide foisonnant et inspirant en ce qu'il traite précisément de ce sujet, puisqu'il compare les différentes façons dont les sociétés venues s'installer en terre d'Amérique ont composé avec les réalités qui s'offraient à elles et se sont formés, par-là, des « mythes » distinctifs. J'ajoute que cette approche comparative pour aborder l'histoire et la culture nationales permet aux étudiants d'objectiver leur propre culture. Ce seul recul les dispose à mieux saisir les enjeux de l'imaginaire québécois.

Les mythes nés du pays

Les mythes américains ont cette particularité d'être en reliés en profondeur à l'expérience du territoire. À l'origine de la fondation du Nouveau-Monde (et par inclusion de la Nouvelle-France), se crée et se développe le célèbre mythe de l'Eldorado, qui raconte que se cache,



James Pattison Cockburn, *Cap Diamant*, 1830 (Musée national des beaux-arts du Québec).

quelque part au creux de ces Amériques inconnues, une contrée dorée, rutilante de richesses et de trésors. Cette croyance enflamme la convoitise des expéditions mises sur pied pour la découvrir et assure la contribution des commanditaires. Pourtant, ici au Québec, ce mythe se heurte à quelques cailloux sans valeur (malgré leur apparence, qui baptise pompeusement le *Cap Diamant* à Québec), à des terres peu fertiles, à des forêts interminables, giboyeuses certes, mais peu susceptibles de receler un pays doré... Comparé aux richesses trouvées en Amérique du Sud ou au climat somme toute « doré » des États du sud, notre terre paraît bien aride.

Qu'à cela ne tienne, nous en ferons tout de même notre gloire : c'est précisément parce qu'il paraît inhospitalier que le pays de Nouvelle-France sera mythifié. C'est son hiver trop long, ses forêts infinies, ses terres impropres à la culture qui mesureront la grandeur de ceux qui s'y enracinent. Contrairement aux sociétés nées plus au Sud, la nature prend ici, à cause de l'hiver, valeur de menace dont il faut se protéger, qui oblige au repli. Cette saison devient d'ailleurs mythique dans notre imaginaire, symbolisant une force glaciale, insensible, un moment où tout est en suspens, en dormance, où la réflexion est forcée de céder le pas à l'action. Le mouvement est arrêté, contraint de se replier. Le thème de la route, omniprésent dans l'imaginaire américain, n'aurait pu naître ici. On le voit poindre ces dernières années dans l'imaginaire québécois, mais il paraît moins lié à l'espace qu'à la quête ou à la fuite, mouvements nés de l'intérieur. Cet hiver qui nous caractérise revient inlassablement dans notre littérature symboliser l'ennui, l'attente, comme chez Nelligan, la puissance dans le silence, comme dans *Kamouraska* d'Anne Hébert, la force implacable, comme dans *Maria Chapdelaine*, l'isolement, mais aussi la pureté... et une mort qui espère son renouveau. Peut-être d'ailleurs est-ce parce que notre hiver est si glacial qu'il contraste tant avec l'automne, souvent associé chez nous à ses couleurs flamboyantes et ses moissons glorieuses (comme dans la poésie de Miron, dont « L'octobre » d'espérance en augure un autre, plus sombre), alors que notre modèle classique français nous l'enseigne plutôt comme la saison de la mort. Et contrai-

rement à nos voisins du Sud, nous avons un Nord, éternellement sauvage puisqu'il se déploie sur l'infini et continue d'exercer son attrait, même après tous les arpentages. C'est notre bout du monde, notre frontière mythique, comme l'est l'Ouest pour les Américains. Yves Thériault en a d'ailleurs fait un symbole de pureté sauvage et inaccessible dans ses nombreux romans, qui rejoignent le mythe dans ses fondements mêmes, la tragédie. La cartographie de notre imaginaire ne saurait de même s'envisager sans le fleuve, chanté par les poètes (Gatien Lapointe, Jacques Brault), long chemin d'eau qui borde notre espace de part en part et sert de lien fuyant, mouvant entre les populations disséminées sur le vaste territoire. Cette eau mythique, c'est notre route (le « chemin qui marche », comme l'appelaient les Indiens), celle qui a conduit jusqu'ici les premiers explorateurs et leur a permis de se repérer et qui reste, encore aujourd'hui, un repère auquel on a recours pour nous guider en ce pays : on descend ou on monte l'autoroute qui longe le fleuve, selon son courant ; on se laisse dériver vers l'ailleurs en contemplant, même en plein cœur des villes qui peuplent les romans contemporains, ce chemin d'eau qui continue patiemment de nous renvoyer un miroir du passé. L'eau et le fleuve rythment secrètement notre littérature : même au cœur des œuvres plus urbaines, et au-delà des considérations psychanalytiques, l'évocation de l'eau, d'un lac suffit souvent à ramener la nostalgie de l'enfance, comme s'il s'agissait de celle de tout un peuple.

La mythologie de notre espace conduit forcément à la terre et à son contraire, le bois, qui tous deux ont donné naissance à leur dieu respectif : l'habitant et le coureur des bois, grands archétypes de notre peuple imaginaire. L'habitant est ancré, solide, farouchement déterminé à s'enraciner non seulement par la prospérité de sa terre, mais aussi par la transmission de son nom à une descendance et en gardant intactes foi, langue et tradition françaises. Son opposé, le coureur des bois, appelle à lui les caractéristiques inverses – mais complémentaires – de rupture, de renouveau, de changement, d'adaptation et d'ouverture à la culture du continent américain². S'il est associé lui aussi à la force et à un désir d'autosuffisance qui le pousse à préserver



Illustration : Les coureurs des bois, Archives Musée Glenbow.



Martyr de Jean De Brébeuf et Gabriel Lalemant par les Iroquois en Nouvelle-France, 1649.

sa liberté, ses airs de *outsider* lui donneront tour à tour l'aura du traître à l'époque de la colonie naissante (sans racines, sans patrie, il peut sans problèmes laisser ses compatriotes pour partager la vie quotidienne des « Sauvages » tout un hiver), puis celle du débauché, associé au plaisir et à l'insouciance, à mesure que l'emprise religieuse érige en héros son rival, l'habitant, dont l'intégrité garantira la survie du peuple canadien-français, et dont la mythification sera évidemment assurée par l'idéologie de conservation que promeut le roman de la terre, premier courant organisé de notre littérature, qui perdura jusqu'au milieu du XX^e siècle, en fait jusqu'à ce que le coureur des bois soit réhabilité, en 1945, par *Le Survenant* de Germaine Guèvremont. Il nous reste encore, de cette exaltation de la terre, un goût immodéré pour la représentation de la vie rurale douillette et protégée, qu'on a longtemps (et jusqu'à tout récemment) encensée dans des téléromans et des films dont les succès populaires retentissants en disent long sur l'importance de ce mythe dans notre imaginaire.

La victime : héros mythique

Dans cette fameuse idéologie de la survivance, on ne saurait négliger le rôle de l'Église qui, comme chez beaucoup d'autres nations, tant européennes qu'américaines, a contribué à vaincre l'« ennemi » en préservant l'unité du groupe. Si l'on sonde les motifs mêmes de la fondation du pays, on en trouve en fait deux, côte à côte, que tout pourrait opposer, mais qui parviennent à cohabiter, s'appuyant pour ainsi dire l'un sur l'autre : le commerce et l'évangélisation. Non seulement un pied à terre en Amérique est-il une nécessité stratégique pour rivaliser avec les puissances rivales européennes, mais c'est l'attrait des fourrures qui pousse la France à fonder une colonie (ou poste de traite) sur le nouveau continent... et c'est l'attrait des âmes à convertir et les promesses d'un nouvel Éden qui entraînent les communautés religieuses à investir dans des missions héroïques et coûteuses. Les congrégations religieuses suivent de près l'installation des administrateurs dans la colonie et on peut concevoir que leur rôle dans ces cités naissantes est tout aussi important. Et si on compare le désir farouche

des religieux d'ici (Récollets, Jésuites, Augustines, Ursulines) d'entreprendre une traversée périlleuse pour aboutir en nos contrées avec celui qui anime les Pères Pèlerins du *Mayflower* qui accostent sur la côte est américaine, force est d'admettre que leurs visées ne sont pas les mêmes. Ici, on veut, dans un mouvement altruiste, convertir et évangéliser les âmes de barbares qui n'ont pas encore le privilège de connaître la foi, alors que, là-bas, on veut fuir le vieux continent pour fonder une nouvelle communauté qui fera enfin naître sans contrainte un nouveau et plus pur sentiment religieux... qui ne concerne pas forcément les peuples autochtones. Dès les débuts de la Nouvelle-France, de grandes âmes sont venues, inspirées par les modèles les plus vertueux, braver les intempéries, la disette et les dénuements de toutes sortes pour satisfaire à un besoin de dévouement dont l'ampleur impressionne encore. Cette propension au sacrifice nous a d'ailleurs donné nos premiers héros, les Saints Martyrs Canadiens, dont la légende (le mythe ?) a peut-être été davantage entretenue que celle de figures « laïques » héroïques comme Dollard des Ormeaux, d'Iberville ou même Champlain. Cette valorisation d'un héroïsme à saveur de sacrifice est devenue, elle aussi, un mythe qui semble perdurer. La nuance est mince entre le héros qui vainc après avoir supporté toutes les épreuves et celui dont la victoire est impossible, mais qui endure tout de même toutes les épreuves... L'Église a longtemps exercé un pouvoir dominant sur la pensée et la vie des Canadiens français, son leadership lui ayant été pratiquement dévolu par l'absence d'une autorité politique nationale après la Conquête. Il est dès lors normal qu'elle ait contribué à donner une dimension héroïque à ce peuple humilié, battu lorsqu'il tente de se relever. Sa position de victime, de sacrifié fait précisément de lui un héros. Il n'est pas donc étonnant que notre littérature regorge de héros qui se résignent, qui finissent par accepter leur destin et s'en accommodent (de nos jours, on appelle cette attitude de la résilience). Il faut reconnaître que souvent, cette résignation a quelque chose de sage et même de philosophique. Les héros auxquels nous sommes sensibles savent affronter les épreuves sans rechigner, avec force et courage, et leur défaite les



Une école de rang dans la région de Granby au début du XX^e siècle.



La petite Aurore l'enfant martyre, Jean-Yves Bigras, 1952.

rend d'autant plus méritoires qu'elle confirme que leurs tourments ne visaient pas une récompense, et qu'ils font partie d'une vie qu'ils acceptent telle quelle. Des personnages de notre littérature, comme Florentine Lacasse, Ovide Plouffe, Donalda et autres, sont souvent grands dans leur misère, laquelle les auréole. C'est encore le cas du héros de *Prochain épisode* dont l'échec est transformé en morceau de créativité. Un des premiers succès théâtraux et cinématographiques québécois n'est-il pas justement l'histoire de la petite Aurore, ... l'enfant martyre ? Il faudrait sans doute nuancer en disant que cette tendance québécoise à héroïser la victime tend à se transformer : de nouveaux héros apparaissent, qui souhaitent davantage s'affirmer. Pourtant... le mythe paraît bien ancré et sourd dès que l'occasion se présente : quelle grandeur il y a à être petit... ou à échouer.

Le mythe du populisme

L'ascendant du discours religieux dans la glorification d'une nation victime, qui survit héroïquement en se repliant sur elle-même pour mieux préserver sa culture et sa foi, pourrait aussi expliquer que le peuple québécois dans son ensemble ait été si lent à s'ouvrir aux pensées venues d'ailleurs. L'Église a longtemps maintenu ses ouailles dans la conviction que l'instruction n'était pas nécessaire aux cœurs purs, qu'elle pouvait même les embrouiller. Les études, les lectures qui éveillent les consciences et, bien entendu, les intellectuels qui les représentent ne sont pas jugés « utiles » pour vivre en société. Est-ce si étonnant que l'instruction obligatoire n'ait été votée ici qu'en 1943 (alors qu'elle date de 1871 en Ontario)³, au grand dam des élites religieuses ? Il semble bien que les ecclésiastiques n'aient fait qu'entretenir un mythe qui chez nous favorise le concret et le populaire, puisque notre rapport conflictuel à la connaissance d'ordre intellectuel s'enracine dans nos origines. La création du pays s'est faite par des gens peu instruits (habitants et coureurs des bois), qui n'ont pu valoriser les connaissances dites lettrées ni leur transmission. Par contraste, l'histoire étatsunienne révèle une attitude fort différente à l'égard des institutions scolaires – la première université, Harvard,

date de 1636 – et de la diffusion des idées par l'entremise des journaux. Cette volonté d'instruire le peuple est de loin supérieure à celle qui prévaut en Nouvelle-France, où les écoles sont d'abord conçues pour évangéliser (attirer) les Sauvages et où il faudra attendre l'arrivée des Britanniques que la première imprimerie voie le jour, en 1764. Qui plus est, il faut avouer qu'ici, l'élite politique et intellectuelle, censée représenter le peuple, n'a pas toujours été à la hauteur : la trahison des élites est une constante souvent observée et dénoncée dans notre histoire. L'Église, prenant le relais en l'absence d'un pouvoir politique digne de ce nom, déçoit elle aussi en ce qu'elle ferme les yeux sur les réalités populaires pour les remplacer par une image idéalisée de la vie des habitants. Un des seuls moments, peut-être, où la culture populaire parvient presque à être en phase avec son élite, c'est à l'époque de la Révolution tranquille, durant laquelle chansonniers et politiciens ont porté le flambeau de l'identité nationale dans des mots et des discours qui rejoignaient davantage ce « peuple inculte et bègue », dont Michèle Lalonde montre toute l'endurance dans son poème *Speak White*. Mais l'échec du référendum de 1980 attendait au tournant. Il paraît dès lors naturel, vu notre tradition anti-intellectualiste, que nous soyons demeurés suspicieux à l'égard d'une élite lettrée, qui n'est pas parvenue à nous convaincre de sa légitimité, et que nous ayons instinctivement plus confiance dans des figures émanant de la culture populaire. Cette attitude se vérifie encore aujourd'hui (il suffit d'ouvrir la radio à Québec pour s'en convaincre), alors que les aspirants au pouvoir ont tout intérêt à jouer la carte populiste du gros bon sens qui s'oppose à l'establishment et à la bureaucratie pour s'attirer les faveurs du public. Nos grands héros restent des gens issus du peuple : Maurice Richard... et René Lévesque.

Il en va de même en littérature. Cette tendance populiste se manifeste particulièrement dans le roman de la ville, qui met souvent en scène la famille type des quartiers ouvriers, comme chez Michel Tremblay bien sûr. Mais on peut aussi la remarquer, de façon plus générale, dans une inclination à noircir le portrait de personnages censés représenter les valeurs plus intellectuelles, qui voient leur

discours se figer, frôler la parodie. On voit même se profiler, dans la façon de représenter certains intellectuels, l'ombre agaçante d'une culture française qui paraît empruntée, dénoncée pour sa prétention et son arrogance. C'est que la France, cette mère patrie avec laquelle le lien physique a été coupé à la Conquête, a continué longtemps (et continue encore) à servir de modèle en matière culturelle et littéraire, même si cette référence ne tient finalement qu'à la langue. Dans les faits, notre vision du monde, nos références sont essentiellement américaines (ou continentales, comme dirait Bouchard), ce que bien sûr le modèle français ne peut refléter. Il en résulte un écartèlement entre une appartenance à une culture française prestigieuse, qui façonne la forme de nos discours, et une culture plus ancrée au sol américain, qui reflète davantage nos vies, nos réalités. Cette tension, on s'en doute, affecte particulièrement la littérature, produit culturel éminemment intellectuel. Les canons littéraires français ont pesé lourdement et longuement sur les écrivains canadiens français, qui y voyaient une norme de perfection à atteindre. L'appropriation d'un modèle plus représentatif du public à qui il s'adresse se fera tardivement, d'abord par des œuvres qui s'approcheront davantage de la vie des gens d'ici (avec le régionalisme, le roman de la ville), puis en les mouvant dans une langue qui, si elle reste française, se colore des accents du pays. De Louis Fréchette à Michel Tremblay, il y a un monde, celui d'une lente appropriation, par les écrivains, du pendant populaire et américain de notre identité. Comme il y a longtemps eu absence de lien organique entre un

peuple résolument enraciné dans la culture du continent américain, ouverte aux diverses influences qui composent le pays, et son élite intellectuelle, qui ne pouvait le représenter complètement puisqu'elle demeurait attachée à un modèle français qu'elle persistait à promouvoir et idéaliser, on peut comprendre la méfiance de la population à l'égard de la classe lettrée. Et il ne faudrait pas croire que tout cela n'appartient qu'au passé...

À preuve, le programme de formation en littérature par lequel passent tous les cégépiens, qui date du milieu des années 1990, a été conçu par le ministère de l'Éducation en mettant l'accent sur la littérature française (à la limite européenne, si on veut jouer sur le mot « francophone »). Pourtant, les réalités et visions du monde que cette littérature évoque semblent souvent à des lieues du contexte dans lequel vivent les étudiants, même lorsqu'il s'agit d'œuvres plus récentes. Il semble qu'il ne soit jamais venu à l'idée des « créateurs de programmes » de considérer les littératures canadienne-anglaise, américaine ou d'Amérique du Sud, beaucoup plus près de nous quant à leur imaginaire, comme une part essentielle de notre identité. Si cette méfiance à l'égard de l'élite lettrée persiste, c'est peut-être parce qu'il est difficile de faire confiance à qui refuse de nous reconnaître. Aussi les héros intellectuels se font-ils rares dans notre littérature, ce qui paraît d'ailleurs plutôt curieux si l'on considère qu'ils émanent précisément de figures associées à l'élite lettrée et intellectuelle. Et même quand ces personnages sont écrivains, ce qui apparaît plus fréquemment à partir du courant postmoderne, ils paraissent plus ou moins bien assumer ce statut, qu'on voit d'ailleurs souvent « cautionné » par des traits du populaire liés à l'Amérique (refus du modèle français ?), comme avec la roulotte à patates frites du Galarneau de Jacques Godbout ou l'errance en Volks du Jack Waterman (curieux nom pour un écrivain québécois...) de Jacques Poulin. Même que, dans l'autofiction, genre récent, la figure de l'écrivain prend soin de s'encanailler par son mode de vie débauché (chez Mistral ou Arcan, par exemple).

Les parents mythiques

Il est un dernier domaine où notre imaginaire se distingue par rapport à d'autres, celui de la famille et, par extension, du rôle et de la place de l'homme et de la femme dans la société. Tenter d'imaginer un modèle de la mère « américaine » par exemple, pour peu qu'on réussisse l'entreprise, suffit pour constater avec quelle vigueur contraste celui de la mère « québécoise ». Il en va de même du père ou de l'homme. C'est que ces deux figures ont emprunté un parcours bien spécifique ici. L'homme canadien-français a connu peu de victoires glorieuses au cours de son histoire. Ce n'est pas, loin de là, un conquérant ni un dominant. Souvent les épithètes qu'on lui accole en révèlent l'impuissance et le manque d'estime (jusqu'à « l'homme mou » que pastichait avec humour Claude Meunier dans *La petite vie*, inspiré du *Père manquant, fils manqué*, publié en 1989, livre à succès du psychologue Guy Corneau). La figure paternelle est à l'avenant, on le devine. Mais on oublie parfois que le pendant féminin ne donne pas sa place, au sens propre comme au figuré. En effet, la femme occupe, dans la société québécoise, une position primordiale. Dès la fondation du pays, les femmes prennent effectivement part, de façon concrète, à l'établissement de la société. À



Môman et Pôpa, les vedettes de *La Petite vie* (photo : Archives La Presse).

Québec, Marie de l'Incarnation est considérée comme la « mère » de la colonie, alors que Champlain en serait le père. Montréal est fondée, en 1642, par Maisonnette et Jeanne Mance, qui foulent le sol pratiquement main dans la main. C'est sans compter les diverses congrégations religieuses qui s'établissent dès les débuts (les Ursulines et les Augustines à Québec ; les Sœurs du Saint-Joseph, la congrégation de Notre-Dame et celle des Sœurs de la charité à Montréal), dont les supérieures, plutôt autonomes et tirant leur épingle du jeu face aux hommes en autorité (laïcs autant que religieux) se réclamaient souvent de leur congrégation mère en France pour afficher leurs désaccords avec certaines décisions prises ici, notamment par l'évêque Saint-Vallier. L'histoire a retenu les noms de Marie de l'Incarnation, Jeanne Mance, Marguerite Bourgeoys, Marguerite D'Youville, pour ne nommer que celles-là, ce qui est tout de même admirable pour un si petit pays... On chercherait peut-être en vain l'équivalent d'un tel palmarès dans d'autres sociétés du Nouveau Monde. Cette participation reconnue des femmes, dès les origines, et peut-être aussi l'influence amérindienne, où prévalait un modèle matrilineaire, ont probablement conduit à une perception particulière de la femme (et de la mère) dans la société québécoise. Même si cet ascendant ne se vérifie pas forcément de façon officielle (les droits des femmes n'ont pas été reconnus plus tôt ni de façon plus avantageuse ici), il reste qu'officieusement, la femme, la mère, ont profité d'une grande place, à tout le moins au sein de la famille, peut-être plus facilement d'ailleurs du fait que celle-ci était plus ou moins laissée vacante par les hommes qui, on l'a vu, endossaient difficilement la figure d'autorité. Voilà donc un couple bien assorti. Quant à la famille, il faut reconnaître que notre imaginaire en est lourdement imprégné : sa place est indéniable dans la littérature, assez pour qu'on puisse dire qu'elle se révèle comme LE thème dominant, auquel bien souvent viennent se greffer tous les autres. Si on y regarde d'un peu plus près, on verra que les figures maternelle et paternelle, parce qu'elles tendent à renverser les rapports d'autorité, créent un univers familial typiquement (ou mythiquement) québécois. Puisque la part maternelle (affectueuse, protectrice, chaleureuse, réconfortante, nourricière)... et parfois étouffante, comme chez Marie-Claire Blais, est prédominante et que celle dévolue au père est plus fuyante ou absente (alors qu'on devrait y trouver le pôle de l'action, de l'extériorisation, qui invitent à l'émancipation), la famille représente davantage un cocon duquel il est difficile de sortir : non seulement on y est bien, mais personne ne nous invite à quitter le nid. Est-ce ce qui explique le grand nombre de narrateurs-enfants dans notre littérature, qui restent coincés dans une position dont ils profitent et dont ils ne veulent (ou ne peuvent) plus sortir ? Si le roman de la terre nous a laissé une image de la famille idéalisée (on se souvient que ce courant visait nommément l'apologie du peuple canadien-français en en proposant, pour ce faire, une image déformée), où le père occupe généralement la figure d'autorité, dès qu'une approche plus réaliste prédomine, avec le roman de la ville par exemple, on reconnaît la mère québécoise plus typée, qui veille sur son monde en l'entourant de ses soins (maman Plouffe) et le père plus fuyant, plus absent (peut-être est-il, à bien y penser, plus coureur des bois qu'il n'y paraît ?). Ce père énigmatique, dont le mutisme recèle un mystère, devient l'objet, ces dernières années, d'une réhabilitation, qui s'ex-



prime à travers des œuvres romanesques comme *Le fou de père* de Robert Lalonde, *Le joueur de flûte* de Louis Hamelin ou *Nikolski* de Nicolas Dickner. Mais ses manifestations les plus intéressantes sont peut-être dans notre cinéma, où la relation père-fils émerge comme thème majeur (*Un zoo la nuit* de Jean-Claude Lauzon ; *Gaz bar blues* de Louis Bélanger ; *Crazy* de Jean-Marc Vallée et bien d'autres). Le mythe du père absent est-il en train de s'effriter ? Qu'en est-il de celui de la mère protectrice et étouffante ? Est-il appelé à s'essouffler, à mesure que sa vie professionnelle prend le pas sur sa vie familiale ?

Conclusion

On le voit, ce qui façonne notre imaginaire émane de sources lointaines, alimentées par de petits ou de grands faits historiques, des circonstances plus ou moins aléatoires, qu'on pourrait appeler la « destinée » d'un peuple. La façon dont ce peuple se raconte cette destinée, le récit dans lequel il la projette, cristallisent sa sensibilité au monde et la perception qu'il a de lui-même. Les Québécois se sont ainsi créés leurs propres mythes, solidement ancrés dans l'histoire de leur parcours, nourris des ruses du destin venues les conforter. Il en résulte un imaginaire collectif composite bien à nous, auquel puisent les créateurs pour nous représenter dans leurs œuvres. Si nos mythes ne paraissent pas tous glorieux, ils ont au moins le mérite de nous appartenir et de nous refléter en partie. Ils disent ce que nous sommes et pourquoi nous le sommes. À nous d'y projeter ce que nous voulons être... □

* Professeure de littérature, Cégep Limoilou

Notes

- 1 Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal, 2000, 503 pages.
- 2 Pour une présentation éclairante de ce couple fondateur et de ses effets sur l'imaginaire américain, on lira Louise Vigneault, « Le pionnier : acteur de la frontière », dans Gérard Bouchard et Bernard Andrès [dir.], *Mythes et sociétés des Amériques*, Montréal, Québec Amérique, 2007, p. 275-313.
- 3 Amélie Daoust-Boisvert, « Les enfants, une main-d'œuvre bon marché. L'école ne deviendra obligatoire jusqu'à 14 ans qu'en 1943 », *Le Devoir*, cahier « Éducation », samedi 25 septembre 2010, p. G2.